

Lettre d'un Poilu - de René à sa femme

20 décembre 1917.

Ma douce Thérèse,

Voilà quelques jours que je ne t'ai pas écrit mais, vois-tu, ici dans les tranchées, il fait froid. Mes doigts sont tout engourdis, c'est à peine si j'arrive encore à manier mon fusil. Les conditions de vie pour les soldats tels que moi sont devenues insupportables. Chaque seconde, nous devons lutter contre la faim, le froid, le sommeil et la peur. Car oui, nous avons peur. Peur de voir des Allemands surgir à tout moment. L'intérieur des tranchées n'est que gadoue. Cette boue se retrouve partout, même dans le pain que l'on mange une fois qu'on l'a touché. Ça a d'ailleurs un goût assez désagréable. Mais il ne nous est pas permis de faire la fine bouche puisque la nourriture se fait de plus en plus rare. Les rats ont également envahi nos tranchées. Ils sont énormes et sont encore plus laids que ceux que j'ai pu voir à la ferme. Et plus méchants. Il y a peu, ils ont tué un chien et l'ont mangé.

Tuer est devenu pour moi une habitude. C'est horrible à dire mais c'est la vérité. Ces trois années de guerre ont fait de moi et de tous mes compagnons des monstres. Les grandes batailles telles que celle de Verdun l'année dernière qui a fait plus de 680 000 morts en sont la preuve formelle.

Nous avons tous perdu espoir de voir ce massacre se terminer un jour. Lorsque je suis parti, même si te quitter a été pour moi un déchirement, j'avais le sourire car je croyais l'État lorsqu'il nous disait que ce ne serait qu'une question de mois, que nous reviendrions vite retrouver notre petite vie tranquille. Tous les soldats l'ont cru. Le fait est que c'est le troisième Noël que je vais passer loin de toi et que plus de la moitié des hommes avec qui je suis parti sont déjà morts. Ils avaient tous des parents, des amis, une famille, certains étaient même pères. Ils ne reverront jamais ceux qui leur étaient chers. Et tous ces enfants grandiront seuls, parce que leur père est parti mourir pour la patrie.

Mais l'Etat est coupable d'un mensonge encore plus grand. Un de nos camarades est rentré de permission il y a quelques semaines. Il nous a ramené des journaux pour nous montrer ce que l'on dit aux civils à propos de la guerre. Les balles ennemies ne seraient d'aucun effet sur nous. Et le fils de la voisine

alors, comment est-il mort ? Un autre article aussi parlait de Verdun justement. Alors comme ça, les abris avaient tout le confort nécessaire, tel que le chauffage ou l'électricité ? D'après le soldat, lorsqu'il a voulu contredire ce ramassis de mensonges, les civils ne l'ont pas cru. Ils étaient persuadés que ce qui était écrit n'est autre que la vérité. Comment peut-il en être ainsi ? J'espère que tu ne fais pas partie de ces gens-là ou alors que cette lettre te fera changer d'avis.

Certains de mes compagnons, parce qu'ils n'en pouvaient plus de vivre loin de leur famille sans voir grandir leurs enfants, ont eu recours à la mutilation volontaire. Nos supérieurs s'en sont aperçus et ces soldats seront fusillés ce soir. Comment l'État peut-il agir ainsi ? Tous ces soldats se battent pour des hommes plus haut placés qui eux, restent bien au chaud en élaborant des pseudo stratégies. Pourtant, au moindre signe de faiblesse, dès que l'envie d'arrêter de tuer se fait ressentir, le gouvernement n'hésite pas à tuer ces soldats, alors que ce sont des hommes de sa patrie qui auraient été prêts à donner leur vie pour la France ! Qu'ils s'occupent plutôt de ces foutus boches qui nous canardent du matin au soir ! C'est comme l'affaire des martyrs de Vingré. Ces pauvres hommes n'étaient coupables de rien, sinon d'avoir voulu échapper à l'ennemi.

Tu dois te demander pourquoi je te dis tout cela aujourd'hui alors que, dans mes précédentes lettres, j'avais l'air d'être heureux. En voici la raison : la censure veille. Elle lit le moindre de nos courriers et, dès qu'une lettre est un peu pessimiste, elle est détruite. Le gouvernement vous fait croire que nous allons gagner cette guerre, que les soldats meurent heureux pour leur patrie, que nous mangeons toujours à notre faim et que nous ne souffrons pas du froid. Tout cela est faux et je veux que tu saches la vérité. Mais je sais que tu recevras cette lettre car le fils du boulanger a une permission. Je lui ai demandé de te donner cette lettre. Pourras-tu le remercier en lui cuisinant quelque chose ? Tu as toujours eu un don pour la cuisine.

J'espère que notre fils va bien. Je ne l'ai vu que deux fois depuis qu'il est né. J'espère que j'aurai bientôt une autre permission pour pouvoir vous rendre visite. Ces jours loin de vous deux deviennent de plus en plus insupportables. Tout mon amour dans cette lettre pour toi et notre enfant.

René